

fond, et l'autre moitié vers le haut. Mais il ne paraît pas y avoir de bonnes raisons pour cela ; car comme le pied de la plante est plus vite roui que la tête, le lin ne se rouit pas uniformément, fût-il même placé horizontalement dans l'eau, ce qui ne paraît pas aussi bon que de le placer verticalement ou à peu près. Toutefois, il s'agit d'hommes expérimentés et l'on ne saurait condamner leur méthode par de simples inductions.

Ceux qui font le rouissage dans la rivière du Lys réunissent le lin en grosses bottes de près d'un pied de diamètre et quelque peu plus longue que la longueur de la tige, en liant ensemble plusieurs bottes à la fois, la tête en dedans ; de sorte que les pieds du lin sont aux deux extrémités de ces grosses bottes, qui sont fortement liées en deux endroits à environ six pouces de chaque extrémité. On les met alors debout et on les rapproche étroitement les unes des autres dans une boîte ou charpente ouverte, faite en bois et en lattes, de dix pieds carrés et quatre de profondeur ; on met au sommet des planches chargés de pierres, de manière à tenir le tout de quelques pouces au-dessous de la surface de l'eau. Ainsi l'eau passe au-dessus et au-dessous de cette charpente et se change continuellement. Le résultat est que le lin prend une belle couleur blanche, sans la teinte bleuâtre ordinaire, et qu'il acquiert en conséquence plus de valeur. Le temps du rouissage y dure quelque peu plus que dans l'eau stagnante. Ceux qui ne suivent pas cette méthode prétendant que le lin perd beaucoup de son poids, ce qui contrebalance sa supériorité en valeur. Ceci n'est cependant pas prouvé clairement ; et la quantité de lin que l'on apporte de distances considérables, pour subir ce rouissage, est une présomption du moins que cette méthode est en somme la meilleure et la plus productive.

On examine souvent le lin lorsqu'il arrive à la fin du rouissage ; si on le laisse quelques heures de trop dans l'eau, la qualité s'en détériore, et si on l'en retire trop tôt, toute la fibre n'est pas détachée et se cassera dans la dessiccation. Aussitôt que la fibre se sépare de la partie ligneuse de toute la longueur de la plante, on la retire immédiatement de l'eau ; on détache les bottes et le lin est répandu pour sécher sur une pièce de gazon que l'on a préalablement bien balayée, pour en enlever la terre ou les débris qui peuvent s'y trouver. Dans les temps pluvieux cette opération se diffère, vu que la pluie peut nuire considérablement au lin. Il reste dix à douze jours, et doit être souvent retourné durant ce temps. Il est alors rentré, et dans le courant de l'hiver il est peigné et sérancé.

L'art a dû chercher, et il a cherché, des procédés qui pussent suppléer aux moyens naturels pour opérer la fermentation qui détermine le rouissage. M. Bralle a imaginé un rouissage par le moyen d'une liqueur savonneuse. Dans un vase cylindrique en cuivre, posé sur un petit fourneau en briques, on fait chauffer de l'eau à la température de 200 degrés Fahrenheit (75 Réaumur) ; on y ajoute une certaine quantité de savon vert, proportionnée au poids de la plante qu'on veut rouir ; on y plonge de suite la plante de manière que l'eau surnage ; on ferme le vase et l'on cesse le feu. Au bout de deux heures le rouissage est terminé. La même eau, en remplaçant chaque fois la quantité d'eau savonneuse absorbée par le précédent rouissage, et en l'élevant au degré de chaleur que nous venons d'indi-